



L'île des anamorphoses

version de Béatrix Buschendorf

Comment être soi ? Ou plutôt qu'est-ce qu'être soi ? Voir la ligne brune du continent au loin me rassurait et, petit à petit, j'avais le sentiment de redevenir moi-même, comme si toutes ces heures, tous ces jours passés, j'avais flotté dans un corps, une âme qui n'était pas la mienne. Je ne sais pas exactement ce qui m'avait jeté sur ce bateau mais l'indicible soulagement que j'éprouvais laissait dans mon esprit une certaine confusion. Il y avait peu de monde sur le bateau en cette saison. L'un des passagers, assis à l'avant, tenait une lampe halogène, devant lui comme une hallebarde. En face de lui, se tenait une femme aux cheveux gris coupés courts qu'il me semblait avoir déjà aperçue dans l'île.

Je levais régulièrement le nez de mon journal que je survolais plus que je ne lisais pour vérifier l'éloignement de la côte comme un homme en fuite s'assure que ses poursuivants ont disparu au loin.

J'avais espéré arriver à l'heure sur l'île mais le vent s'était levé, la mer avait pris une teinte sombre et des remous bousculaient la coque, ce qui ralentissait la progression du bateau. Une légère sensation de panique a saisi mon estomac. Je n'aime pas l'imprévu. J'ai continué de feuilleter mon journal, la une, les grands titres, la page Rebonds et le portrait de la quatrième de couverture. La radio crachotait des informations. Un corps retrouvé dans un appartement du XV^e arrondissement de Paris et... le reste englouti dans un gargouillis. Je me suis concentré un peu plus sur mon article.

La mer comme un instinct de survie. Lorsqu'on arrive au bord de l'eau, les chiens perdent votre trace. Je n'avais pas à m'en faire cette île m'avait toujours protégé.

Après une heure de traversée de plus en plus houleuse, le trait fin et blanc de l'île est apparu. Sur le quai, il y avait peu de monde. L'homme à la lampe s'est engouffré dans une voiture. La femme aux cheveux gris avait déjà disparu.

Je voulais monter très vite à la maison.

Bah alors, qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que vous deviez pas revenir avant l'été. Camille est pas là ? Dominique. Comment avais-je pu oublier Dominique ? Plus de temps arrimé au comptoir du café du port que sur son bateau. Guettant chaque passage, sa grande gueule brillant des âneries à grand renfort de moulinets de ses bras puissants.



Je ne me suis pas approché, je lui ai répondu de loin tout en continuant à marcher. Je ne reste pas longtemps, non, Camille n'est pas là.

Camille.

J'ai entendu derrière mon dos Je passerai demain...

La maison en hiver avait quelque chose d'insolite. Elle ressemblait à un animal qu'on redoute de troubler dans son hibernation. Je suis entré, j'ai posé mon sac et j'ai ouvert immédiatement les volets de la baie vitrée qui donne sur la mer. On sentait l'humidité dans l'air. J'ai tout de suite mis en route un des radiateurs. Sans prendre la peine d'enlever mon blouson, j'ai tiré la table devant la fenêtre et j'ai installé mon ordinateur. Mon manuscrit était en panne. Une ébauche, un début échoué, un fouillis de recommencements, sept mille signes disait l'ordinateur. Les chiffres me rassurent aussi parfois.

J'ai déniché une bière dans un placard. Le bruit des ustensiles dans la cuisine faisait un écho sinistre. Dans une petite coupe de porcelaine, j'ai trouvé le bracelet brésilien de Camille, celui qu'elle cherchait depuis des mois. Je l'ai saisi entre mes doigts et pendant quelques secondes j'ai senti sa présence, là, tout près de moi, puis tout s'est évanoui. Il n'est resté que l'inconsistante trace laissée par ceux qui sont absents.

J'ai posé ma bière sur la table, à côté de l'ordinateur, j'ai regardé la mer. La mer et l'écriture pour se perdre, se diluer, et j'ai commencé à écrire.

Il arriva précisément à onze heures. La traversée avait été paisible. Il y avait si peu de monde sur le bateau qu'on pouvait se rencogner en soi-même et laisser aller ses pensées. Le continent s'apercevait encore, fin cordon ocre surmonté d'un ciel gris plomb. Cette petite escapade imprévue dans l'île l'apaiserait après toutes ces tensions entre Camille et lui depuis la fin de l'été.

Il préférait la mer l'hiver, plus sauvage, plus solitaire. Sur le bateau, chacun s'occupait. Un homme d'une quarantaine d'année, grand et maigre, consultait son portable d'une main tout en maintenant en équilibre une lampe qu'il avait achetée sur le continent. Une femme âgée aux cheveux gris emmitouflée dans un blouson rose vif lisait un roman. Lui feuilletait distraitement le journal pendant qu'à la radio on diffusait d'anciennes chansons, Radio Nostalgie probablement. Il se sentait revivifié par l'air marin et la perspective de cette escapade solitaire et imprévue.



Au port, il passa sans s'arrêter au café. Dominique s'apercevait très vite que la maison était ouverte et ne manquerait pas de passer. De toute façon, s'il s'était réellement trouvé au comptoir à ce moment-là, il aurait été difficile d'échapper à son œil de lynx.

C'était la première fois qu'il venait là l'hiver et la maison lui offrit des aspects inattendus mais rassurants, comme un chien fidèle qui vous attend quelles que soient les circonstances. Il ne faisait même pas très froid à l'intérieur mais il conserva néanmoins son blouson le temps que le radiateur rende l'atmosphère confortable. Après avoir ouvert les volets de la baie vitrée, il tira la table devant la fenêtre et installa son ordinateur. Il se sentait dans un de ces moments où tout le portait vers l'écriture.

Il se rendit à la cuisine pour se faire un café et remarqua, posé dans une petite coupe un bracelet oublié par Camille. Un petit bracelet de fils tressés, sans grande valeur mais auquel Camille tenait par une espèce de superstition qu'elle n'osait avouer. Il le fit tourner entre ses doigts et Camille fut à ses côtés, son parfum, sa silhouette. Camille ne pouvait pas ne pas exister, elle ne pouvait pas sortir de sa vie. Ce simple moment suffit à le convaincre que rien n'était irrémédiable. Toutes ces disputes, même la dernière qui avait été plus violente que les autres ne pouvait entamer cette certitude. Après cette brève cure de solitude, il la retrouverait et tout recommencerait comme avant. Il s'installa avec son café devant l'ordinateur et commença à écrire.

Je me suis réveillé la joue collée sur mon cahier, la bouche pâteuse. Mon stylo avait roulé sur le bout de la table, l'écran de l'ordinateur jetait une lueur sèche dans la pénombre de la salle. Le ciel s'était un peu plus obscurci.

J'ai tout rassemblé, cahier, ordinateur et je les ai replacés dans mon sac. J'ai refermé les volets et déposé la bouteille de bière dans la corbeille de la cuisine. J'ai été tenté de garder le petit bracelet mais je l'ai reposé dans la coupe. J'ai refermé la maison, je prendrai le prochain bateau de quatre heures. Je voudrais que mon passage dans l'île n'ait été qu'une illusion et que tout reprenne son cours normal bien que je n'aie pas une idée très précise de cette normalité. Je ne sais pas ce que je dois faire. Je ne sais pas exactement non plus ce que j'ai fait.